

REVIEWS

The First Ascent of Mont Blanc. Published on the occasion of the Centenary of the Alpine Club by T. Graham Brown and Sir Gavin de Beer, with a foreword by Sir John Hunt. Pp. vi, 490. Illus. Oxford University Press, London. 1957. Price 70s.

QUOI qu'en dise un des personnages des Contes antiques de Pierre Louys, qui prétend que la cigarette est le seul plaisir que les temps modernes aient ajouté à ceux que connaissait l'antiquité, la découverte de la montagne, l'alpinisme, est incontestablement une des plus grandes et des plus pures sources de joies pour nos corps et nos esprits. Les anciens ont connu et pratiqué presque tous les jeux, mais pas celui-là. La conquête du Mont Blanc, le 8 août 1786, a rompu le cercle magique qui défendait ce monde des neiges et des glaces jusque-là ignoré et redouté, nous en a ouvert la porte ; elle a percé la brèche qui a permis l'accès au royaume de l'aventure et a fait sourdre cette Fontaine de Jouvence à laquelle les générations depuis plus de cent ans ont puisé et puiseront longtemps encore quelques-unes de leurs plus profondes satisfactions. L'alpinisme n'est pas seulement un des faits sociaux importants de ce qu'on a appelé dérisoirement le 'stupide 19e siècle', c'est aussi une aventure extraordinaire de l'esprit humain, une révolution dans les goûts, les mœurs et les conceptions. La première ascension du Mont Blanc en est le point de départ.

Cette montagne n'est pas seulement le plus haut sommet de l'Europe, elle est un symbole, le portique du temple où les fervents de l'alpinisme viennent offrir leur culte. Ce serait là, déjà, une raison suffisante d'avoir choisi cet objet pour célébrer le centenaire de la plus ancienne des sociétés alpines. Mais il y en a une autre : par un étrange concours, disons de circonstances, l'histoire de cette première conquête est l'une des plus déformées, embrouillées, faussées, qui se puisse, imaginer. Il n'a pas fallu moins de 50 ans d'efforts et de patientes recherches pour faire apparaître la vérité du puits où elle était ensevelie. Le Dr. Dübi de Berne y a contribué par une étude remarquable ; mais son livre n'a pas été traduit, et il n'y avait pas en anglais d'ouvrage définitif et concluant sur le sujet.

Lors d'un de ses voyages à Chamonix, le savant genevois Horace-Bénédict de Saussure avait promis récompense au(x) guide(s) qui trouveraient une voie pour atteindre le plus haut sommet de l'Europe. Dès 1775, plusieurs tentatives furent faites, toujours infructueuses. Le 8 août 1786 enfin, le jeune médecin chamoniard Michel-Gabriel Paccard, accompagné du chercheur de cristaux Jacques Balmat,

parvenaient au sommet à 6 h. du soir. Depuis trois ans, le docteur explorait les abords de la montagne, dont il avait longuement étudié la configuration. Tout le village de Chamonix et les voyageurs étrangers qui s'y trouvaient à ce moment, les yeux rivés à la lunette, suivirent leur marche sur les dernières pentes du mont. Le lendemain matin, les deux vainqueurs rentraient à Chamonix.

Tels sont les faits.

Or, de ces deux noms, la postérité n'avait retenu que celui de Balmat. C'est à lui que devaient revenir l'honneur et le mérite de la conquête ; c'est lui qui aurait découvert le chemin vers la cime ; c'est lui qui y serait arrivé le premier après quoi il serait redescendu vers son compagnon le Dr. Paccard qui gisait épuisé sur la neige, et l'aurait traîné, loque inerte, jusqu'au sommet. C'était donc Balmat le héros, et c'est à lui et non à Paccard que l'on avait élevé un monument à Chamonix. Telle est la légende accréditée d'abord par M.-Th. Bourrit, puis étendue et confirmée par Alexandre Dumas, ratifiée par Ch. Durier dans un livre couronné par l'Académie française (1877), et tout récemment encore incrustée dans l'opinion publique par le roman, le cinéma et la radio. En fait, le nom même du médecin Paccard était si bien oublié à la fin du siècle dernier que même Whymper, alors qu'il rassemblait, avec le soin méticuleux qu'il apportait à toutes choses, les matériaux pour son *Guide de Chamonix*, n'en pouvait croire ses yeux en lisant les documents contemporains publiés en 1787 par le *Journal de Lausanne*, montrant le rôle essentiel que M.-G. Paccard avait eu dans l'entreprise et concluait : '*But who is this Dr. Paccard ?*'¹

Comment cela a-t-il pu se produire ? Comment une telle falsification de faits aussi récents a-t-elle été possible ? Comment la légende a-t-elle pu se former, prendre corps, s'imposer ? Qui en est responsable ? C'est pour répondre à toutes ces questions, pour rétablir et faire prévaloir une bonne fois la vérité que T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer ont écrit leur livre. Des précurseurs leur avaient préparé la voie : Whymper déjà cité, C. E. Mathews dans ses *Annals of Mont Blanc*, E. H. Stevens par ses commentaires du Carnet de notes du Dr. Paccard, D. W. Freshfield. H. F. Montagnier, au cours de recherches qui l'ont occupé plusieurs années, a exhumé maints documents de l'époque, en particulier le 'Prospectus' pour la souscription au livre que le Dr. Paccard se proposait de publier sur son ascension et le Journal de voyage du Professeur de Saussure pour 1786. Le Dr. Dübi,

¹ *Chamonix and Mont Blanc*, p. 27. 'Whilst their names [Balmat and de Saussure] are remembered with gratitude, that of the village doctor is well nigh forgotten ; and, if one were to make inquiries about him, it is more than likely that the answer would be "Who is this Doctor Paccard ?".'

E. H. Stevens wrote that 'the first effective steps in the return to the truth [about the first ascent of Mont Blanc] were taken by Edward Whymper'. (*A. J.* 41. 101).—D. F. O. D.

enfin, s'est à son tour passionné pour ce problème qu'il a traité de façon magistrale dans son livre *Paccard wider Balmat* (1913). Cl. El. Engel y a consacré un chapitre de son livre *Mont Blanc, route classique et voies nouvelles*.

Mais par une sorte de fatalité, fautes de copistes ou manque d'attention, les documents exhumés n'ont pas toujours été transmis intégralement ou exactement, ou bien on n'en avait pas tiré toutes les inférences qu'ils contenaient. D'autre part, il subsistait bien des obscurités — voulues ou non — dans cette étrange histoire ; bien des témoignages opposaient leurs contradictions embarrassantes et parfois inconciliables, ce qui a permis tout récemment encore à un auteur français, en s'appuyant sur les paroles de l'astronome Lalande et d'H.-B. de Saussure, de persister à maintenir que J. Balmat est le vrai conquérant du Mont Blanc (E. Genaslay, *L'Épopée de la montagne*, Paris 1951). Il fallait en contrôler l'authenticité et la sincérité, les confronter, les expliquer, les interpréter, les éclairer parfois d'une lumière oblique afin de leur restituer leur valeur et leur portée exactes.

Enfin nombre de faits et de documents nouveaux ont été mis au jour depuis la parution du livre du Dr. Dübi. Le plus important peut-être est la notation, de la main même du Dr. Paccard, des observations barométriques et thermométriques faites par lui au cours de l'ascension des 7 et 8 août 1786. Se fondant sur toutes les données que nous possédons aujourd'hui et sur la topographie des lieux, négligée jusqu'ici, les auteurs commencent par rétablir les faits dans leur vérité historique, démontrant par une analyse pénétrante, avec une logique rigoureuse, l'absurdité et l'impossibilité des affirmations de Balmat et de Bourrit. Ils fixent ainsi deux points essentiels : (1°) L'itinéraire suivi par les guides lors des reconnaissances et tentatives de 1784 et 1786 se déroule sur le flanc nord du Dôme du Goûter et ne touche pas le Grand Plateau. (2°) Le site du bivouac solitaire de Jacques Balmat est quelque part au pied de l'arête nord du Dôme du Goûter et non pas sur le Grand Plateau comme il l'a prétendu. Personne n'a pénétré sur le Grand Plateau — et de Saussure l'a reconnu — avant le 8 août 1786.

Ceci établi, ils prennent la légende à sa naissance, en montrent le germe, en suivent les développements successifs, les innombrables variations et contradictions. Avec une patience infinie et une lucidité pénétrante, ils débroussent le maquis, débrouillent cet écheveau inextricable, mettent à jour la trame de ce tissu de mensonges, de calomnies, de faussetés, de mauvaise foi patente, de vantardises, d'affirmations d'exploits imaginaires et de silences tout aussi coupables. Ils démontent la machine et nous font voir les motifs parfois ignobles de la conduite des personnages qui ont joué un rôle dans cette lamentable histoire.

Le premier inculpé est sans doute Jacques Balmat. C'était un

montagnard à l'esprit un peu fuyant, ombrageux, intéressé, à qui une aventure au-dessus de la mesure de son caractère et la célébrité qui en est résultée pour lui ont fini par tourner la tête. Afin de s'assurer sans conteste la prime promise par de Saussure, il se vante d'être parvenu le premier à la cime, d'en avoir découvert la voie. Marc-Th. Bourrit l'appuie et fait le reste.

Car c'est lui le grand coupable, cette outre gonflée de vent, comme l'a appelé le pasteur Wytttenbach de Berne. Vaniteux, prétentieux, vantard, encombrant, souffrant d'un complexe d'infériorité, jaloux au point de ne pas hésiter sur les moyens les plus perfides lorsque sa réputation est en jeu, Bourrit n'a cessé de déverser sur son rival sa bave empoisonnée. Ses premiers ouvrages lui avaient acquis une véritable notoriété ; il se pare avec orgueil du titre d' 'historien des Alpes'. Dans sa *Nouvelle Description des Glacières de Savoye* (1785), il se faisait gloire d'une expédition à l'Aiguille du Goûter, où il n'avait fait que suivre les traces du Dr. Paccard qui l'avait précédé de dix jours. Quelle ne serait pas cette gloire s'il parvenait au sommet du Mont Blanc ! Or voilà que le docteur l'a devancé. Pire encore, il annonce par un prospectus qu'il va publier un livre sur sa course, dans lequel il donnera l'histoire des tentatives faites pour escalader cette montagne. Mais alors le monde saura que lui Bourrit n'était pas le premier à l'Aiguille du Goûter, que sa prétention n'était qu'un mensonge. Il faut à tout prix empêcher cela et prendre les devants. Ce n'est pas seulement la *jalousie*, mais la *peur* de se voir démasqué qui lui fait prendre la plume pour écrire la célèbre *Lettre sur le premier Voyage fait au sommet du Mont Blanc*, qui nous apparaît aujourd'hui comme un monument d'astuce et de perfidie consommée. 'Calomniez toujours, il en restera quelque chose.' En effet, cette fois aussi, le but fut atteint : le livre annoncé par le Dr. Paccard n'a jamais paru.

Pour comble, les silences de Bourrit sont aussi redoutables que ses affirmations mensongères. De même qu'il a tu sciemment l'expédition de Couteran au Buet, celle du Dr. Paccard à l'Aiguille du Goûter, il ne dira mot en 1787 de la traversée du Col du Géant par Exchaquet qui a précédé la sienne, toujours afin de s'attribuer la gloire et la priorité d'une course.

Mais les auteurs du présent livre citent à la barre un troisième et illustre personnage, qui n'est autre qu'Horace-Bénédict de Saussure. Cela fera crier ; tant pis ou tant mieux si ça saigne ; la vérité avant tout. L'honorable professeur genevois ne sort pas grandi de l'audience, et porte une partie de la responsabilité des événements. A plusieurs reprises, par quelques mots ou quelques lignes, il aurait pu, et aurait dû, fermer la bouche au diffamateur, étouffer la calomnie dans l'oeuf. Il ne l'a pas fait. Laissons ici la parole aux auteurs :

'... The whole strange business (de Saussure's silences in Tome II

of the *Voyages dans les Alpes*, 1786) is unforgivable. Professor de Saussure *must* have known about Dr. Paccard's expedition to the Tacul Basin from Pierre Balmat. . . . He certainly *did* know about Dr. Paccard's attempt on the Aiguille du Goûter and the height which the doctor reached on it. . . . Perhaps the professor just lacked moral courage. . . . What Professor de Saussure actually did in his book was to accept and repeat the emphasis and omissions of Bourrit's published history of the attempts on Mont Blanc, and to do so with full knowledge that they were false . . . ' (pp. 138-39). 'He was to give definite proof of his jealousy a little later. . . . This is sure — that when Dr. Paccard included his barometer readings on the Aiguille du Goûter in his letter of 25 September 1785 to Professor de Saussure, he then . . . became the professor's rival in the fields both of science and mountain achievement ' (p. 140).

A quoi l'on peut ajouter les notes de de Saussure dans son Journal du 19 juillet 1786 : 'Quelle n'est pas ma surprise quand j'apprends que le Dr. et son frère partirent hier . . . au vrai pour remonter sur le Mont Blanc, s'étant muni de son même Barom(ètre), Thermom(ètre) etc. Cette nouvelle me consterna. . . . j'aurai la douleur de n'être venu là que pour voir avec ma lunette ce diable de docteur y remonter pour la seconde fois ' (pp. 386-87).

Et enfin : ' . . . The false story of the Pamphlet lived on in the history given in the fourth volume of the *Voyages dans les Alpes* (1796) by Professor de Saussure, who adopted Bourrit's version and thereby bedevilled later writers for many years.

'One man, Professor de Saussure, could have killed the myth at its very beginning, and should have done so. . . . As an impartial man of science, it was his duty to ascertain the truth and to defend it actively. Perhaps he had let his jealousy of Dr. Paccard override his conscience . . . but whatever may have been the factors which moved him, it is not easy to forgive the way in which he finally condoned Bourrit's (venomous) attack, and so clearly that he may almost be said to have supported it ' (p. 208).

On peut s'étonner que le Dr. Paccard n'ait pas réagi plus vivement. Mais après l'attaque insidieuse de Bourrit, et surtout après la publication par de Saussure de sa *Relation abrégée* (septembre 1787), il dut se sentir cruellement seul et abandonné. Même le *Journal de Lausanne* auquel il avait envoyé sa protestation et les certificats de Balmat ne publiait ses lettres qu'à contre-cœur, en les mutilant. C'était un modeste. La phrase du poète Fr. von Matthison, qui visita le Dr. Paccard en 1788, après avoir subi les fanfaronnades de Bourrit à Sallanches, est bien connue : 'Ces doux sons de flute (les paroles du Dr. P.) reposaient délicieusement mes oreilles des trompettes (Posaunen) assourdissantes du Pont St-Martin.'

La *Lettre* de Bourrit avait retenu les souscripteurs éventuels au livre du Dr. Paccard. La *Relation abrégée* de de Saussure domina et étouffa toute autre voix. La légende était créée. Le célèbre récit d'Alexandre Dumas (*Impressions de voyage en Suisse*, 1832) vint y mettre le couronnement et la consécration. Depuis 1827 le docteur reposait dans le cimetière de Chamonix ; le livre de Dumas effaça même son souvenir jusqu'au moment où Whymper vint le réveiller : ' Qui est donc ce Dr. Paccard ? '

Les légendes ont la vie dure. L'histoire de Shéhérazade est là pour nous rappeler que la fiction a plus d'attrait que la réalité. Celle de Balmat, héros populaire, arrivant seul au sommet du Mont Blanc et brandissant son chapeau vers la foule rassemblée sur la place de Chamonix — quels yeux il devait avoir — répond trop bien à ce goût du peuple pour le merveilleux. Le livre de T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer, malgré ses lumineuses et irréfutables démonstrations, réussira-t-il à la tuer ?

Qu'importe. La recherche de la vérité est aussi un besoin immortel au cœur de l'homme.

Et cette quête est encore plus belle d'être gratuite.

La deuxième partie du livre — pages 339-460 — n'est pas moins captivante et précieuse pour ceux qu'intéresse l'histoire de l'alpinisme. Elle présente, sous forme originale et exacte, de nombreux documents jusqu'ici inédits, ou dont les publications antérieures ne donnaient qu'une copie incomplète ou erronée.

C'est d'abord (a) Le carnet de notes (Notebook) du Dr. Paccard actuellement à la bibliothèque de l'Alpine Club. (b) Le relevé de la main même du Dr. Paccard, des observations barométriques et thermométriques faites par lui au cours de l'ascension du Mont Blanc. (c) Le texte du Journal de de Saussure pour le mois d'août 1786, ou il a inscrit son long entretien avec le Dr. Paccard peu après l'ascension. (d) Le texte du Journal de von Gersdorf pendant son séjour à Chamonix et à Genève en août 1786. (e) La reproduction d'un exemplaire complet (celui qui figure dans le livre de Dübi était partiellement rongé par les souris) du Prospectus pour la souscription au livre du Dr. Paccard. (f) Plus révélatrices encore, pour l'histoire de ce drame, sont les lettres adressées par Bourrit à H.-B. de Saussure (et la réponse de ce dernier) au moment où il rédigeait sa *Lettre* infamante sur l'ascension de Paccard et de Balmat. (g) Le fameux certificat (Affidavit) signé par J. Balmat et publié dans le Journal de Lausanne du 12 mai 1787. Dans la transcription qu'en a donnée le Dr. Dübi, il manque le mot ' presque ', ici d'une importance capitale. (h) La bibliographie de tous les textes connus, avec leur référence, se

rapportant à l'histoire de la conquête du Mont Blanc, de 1754 à 1854.
(i) La liste complète des tentatives et des ascensions au Mont Blanc de 1762 à 1855.

L'illustration comprend plusieurs planches en couleurs reproduisant d'anciennes gravures et les portraits de M.-G. Paccard et de Jacques Balmat, des photographies du Mont Blanc sous divers angles, et des reproductions des dessins du baron von Gersdorf exécutés pendant son séjour à Chamonix au moment de la première ascension.

L. SEYLAZ.

A Century of Mountaineering. By Sir Arnold Lunn. Pp. 260. Illus. Allen & Unwin, London. 25s.

A REVIEW of this book in the ALPINE JOURNAL must begin with a most grateful acknowledgment of the generosity of the Swiss Foundation for Alpine Research in commissioning it as a tribute to the Alpine Club on the occasion of the Club's Centenary. This sense of gratitude is deepened by the kind and friendly remarks of Othmar Gurtner in his Preface, in which he dedicates the book to 'the doyen of the mountain brotherhood'.

We should also wish to thank our Swiss friends and colleagues for choosing our member Sir Arnold Lunn as their author. He has certainly brought to his task (which is also, evidently, a labour of love) both the objective approach of the historian and the subjective approach of the essayist, two qualities that Herr Gurtner says the Foundation were looking for. Perhaps an English reviewer may be permitted to add that he has brought an additional element, which, defying definition, will be familiar to many members of the Club, and other clubs, as 'Pure Lunn'.

Not being a professional reviewer, one may perhaps be permitted to say that he has read this book several times with mounting pleasure and excitement. It has an inescapable charm that is not merely nostalgic or romantic and that does not derive solely from the personality of the author. To use the author's own terminology, the book is four dimensional; 'the light that never was on sea or land' keeps breaking through.

There are mountain days of peculiar clarity. Your reviewer recalls one such, when, on the summit of Monte Rosa, the core of Europe from the Adriatic to the plain of France and from the Mediterranean to Munich were displayed before one's eyes. One could see the full integration of mountain, plain, river, and lake, as in a map. One could with the mind's eye picture the unrolling of historical events that have shaped the course of Europe's life and therefore the life of large parts of the world. It is a thrilling experience at the time, but somehow

a little disappointing in retrospect. What one has seen feels to have been a photograph rather than a picture.

There are other mountain days that are far from clear. One can recall such in the Western Highlands of Scotland. On those days, at times all may be obscured and one may be in danger of losing one's way. But rifts come and go. Here one may see a patch of sunlit sea; there may appear a mountainous island of marvellous colour and shape. Here one may see shining through the mist a sunlit summit; there may appear far below a valley of shining green and gold. Such days can be exasperating at the time, but in retrospect they are profoundly moving. One has not seen a photograph of the landscape, but a series of pictures highlighting this or that piece of it, and revealing its significance in a way no complete photograph ever could.

Sir Arnold Lunn's book is more like the latter of such days than the former. Here is no cold chronology or pedantic detail. In each successive period from Homer to the present day some feature of attitude or achievement, of struggle or controversy, of personality or character, is suddenly illuminated. The clouds close in, and then, behold, another feature appears brilliantly lit. Nor is the lighting faint or tentative. Characters are delineated, warts and all, though never with malice. The classic controversies such as the first ascent of Mont Blanc, Wills's ascent of the Wetterhorn, or the accident on the Matterhorn, are dealt with with a trenchant decisiveness that may well revive old controversy or provoke new.

It would be wrong, however, to suggest that the book is without form or method. On the contrary, it is carefully and imaginatively planned.

The author opens with a survey of the changes in man's attitude to mountains from the days of Hellos to those of Ruskin and relates those changes to changes of outlook upon things temporal and eternal. He then proceeds to an account of the known mountaineers from the Middle Ages to 1850, during which period hardly any systematic mountaineering was done by the British. Next comes a short review of the British pioneers, notably J. D. Forbes. Then comes the founding of the Alpine Club and the 'Golden Age', typified by the achievements of those contrasted figures Edward Whymper and Leslie Stephen, contrasted not only in their attitude to mountains, but in their writing and their approach to the arts. The Guides of the Golden Age receive realistic but often affectionate notice.

The 'Silver Age' follows and is treated in similar form. Many men and women and many expeditions are referred to and two famous protagonists, Mummery and Coolidge, selected for special treatment. In this section the author is inevitably led into an account of internal quarrels within the Alpine Club, to which piquancy is added by certain

personal reminiscences. Then comes a long chapter on exploration beyond the Alps, with pen portraits of Freshfield, Conway, and Vittorio Sella. This is followed by a series of sketches of many of those most active in the Alps between 1882 and 1914. As is to be expected, ski and winter mountaineering receive somewhat extended treatment, and then one comes to the 'Iron Age', beginning with the use of iron-mongery on the Dent du Géant. On the subject of artificial aids Sir Arnold Lunn takes up a sensible and judicial attitude which one may hope will become the accepted view of the Alpine Club.

Later developments at home and abroad are dealt with on a similar plan, as also is the growth of the corpus of mountain literature.

It would be idle to continue a description of the book chapter by chapter. To do that would be to let its essence ooze away.

What is that essence? Very simply this. That men have gone to the hills for varied reasons—adventure, fame, health, physical exercise—but that what they have found there is something else in addition; something that introduces that which is beyond time and space: a fourth dimension; in one phase, the Logos who is God.

Some will accept this as truth; others will not accept it; and still others will wish to put it into other terms.

All will unite in thanking Sir Arnold Lunn for the manner in which he has refreshed our thoughts of

‘The Chief Things of the Ancient Mountains
And the Precious Things of the Lasting Hills.’

E. S. HERBERT.

The Influence of Mountains upon the Development of Human Intelligence. By Geoffrey Winthrop Young. Pp. 30. Jackson, Son & Company, Glasgow. 1957. Price 4s. 6d.

IN this, the seventeenth W. P. Ker Memorial Lecture delivered before the University of Glasgow, the author devotes his poetical and persuasive prose to a difficult thesis. His claim, the most far-reaching ever made for mountains, is that they gave the Greeks of the Peloponnese and Attica the impulse to their art, and further, in this corner of the world ‘first taught the human mind to reason’. Let Mr. Young’s own words temper the audacity of his claim: ‘Mountainous (Greece) is also the land with the most pellucid atmosphere, the clearest lighting. It was the definiteness of Grecian sunlight, and its positive shadow, which gave to the Greek eye, and so to the mental realisation, the first detached vision of natural beauty, the first perception of the relationship of form to colour, of a human being to his environment. It impelled the Greek to express this discovery in the first faultless artistic forms . . .

But the revealing light upon that mountainous, sympathetic, and therefore formative environment did more than create the artistic vision ; it, first, taught the human mind to reason.'

Earlier in the paper it is claimed that mountains first gave the infant human mind its grasp of a third dimension of height and depth. But surely all the objects surrounding primitive man—rocks, trees, animals—all have a third dimension ; it is hard to concede more than that mountains by their much greater heights and depths impressed the third dimension more strongly upon their observers.

It has been argued that the barren landscapes between the Mediterranean and the Indian Ocean produced the fanatical monotheism exemplified in the Old Testament and the tidal wave of Islam. If this can be accepted, is it so unplausible that a landscape of balance and proportion, height and plain, should be responsible for the development of conceptual thought ? 'The conclusion', says Mr. Young, 'is almost forced upon us that, if ever the moment of self-awareness, of that self-consciousness which distinguishes man from his animal ancestry, were fated to arrive, as a break-through in evolution, it had to be as the result of the long pressures of an environment ordered, balanced, and illuminated to impinge with enduring clarity upon the eye and mind of some branch of the human species. This moment . . . arrived in Greece ; and supremely in the limited area of the Attic plain, between hills and sea.' After describing the landscape round Athens : 'In all this visual balance, and in the influence it has exercised, the mountains play, and have played, the principal part.'

That proportion of space and line and colour are supremely important in the environment of children will be generally agreed. It is natural to think that these same elements were as important to the mind of infant humanity as to the mind of the human infant. So far there will not be much dissent ; we can agree that the Athenian landscape was important to the Athenian achievement, but surely there were several other necessary preconditions ? Mr. Young himself emphasises the Aegean light. Also required was a sufficient mastery of the environment to secure a surplus over the means of subsistence, without which no artistic or intellectual progress would be possible. A settled community with a high standard of living (for some) had been achieved elsewhere and earlier in the ancient world ; the demands of land-measurement, accountancy, and irrigation control had forced a development of mathematics. But the achievements of the other ancient civilisations stopped short, broke down, reached dead ends. Why did the Greeks alone break through onto the main high road of all subsequent achievement, and why is their impetus still alive today ? Geoffrey Young gives us an answer. Another, and much less pleasing answer would be that the institution of slavery made possible the

advance, that the glories of Archimedes and Socrates were born of the subjection of the helots. But this could be no complete answer; slavery and leisure existed elsewhere without any very splendid results. Was the one distinguishing feature that swayed the issue the presence of the mountains round the Attic plain? Mr. Young gives his reasons with all his familiar skill, imagination and fire.

F. H. KEENLYSIDE.